

LE THÉÂTRE AU XIX^{ème} siècle.

Victor Hugo, *Hernani*, 1830, Acte I, Scène 2.

1519. Don Carlos, roi d'Espagne, est amoureux de Doña Sol, jeune femme noble promise à Don Ruy Gomez (son oncle) et amoureuse d'Hernani (personnage dont le père a été tué par le père de Don Carlos). Hernani est donc banni de la société aristocratique et devient un brigand.

DONA SOL : Je vous suivrai.

HERNANI : Parmi mes rudes compagnons ?

Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse ?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit ?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes :
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres et graves,
Je grandis, et demain, trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Être errante avec moi, proscrire, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

Charles-René de Pixérécourt, *Rosa, ou l'ermitage du torrent*, 1800. Acte III, Scènes 3 et 4.

Alphonse est un jeune pêcheur aimant et aimé de sa femme Rosa. Ils ont un enfant, Prosper. Rosa et Prosper incarnent la bonté et l'innocence. Théodore, jeune seigneur des environs, jette son dévolu sur Rosa. Après une ruse perfide de Théodore et une course-poursuite effrénée, Rosa et Prosper sont faits prisonniers par Francisque, homme de main de Théodore.

Acte III, Scène 3

FRANCISQUE, ROSA, PROSPER.

ROSA. Ah ! Monsieur, s'il reste encore en votre âme un sentiment qui ne soit point entièrement étranger à l'humanité, laissez-vous toucher par mes pleurs ; il en est temps encore, ne me livrez point à votre maître.

FRANCISQUE. Je m'en garderai bien.

ROSA. Ma reconnaissance...

FRANCISQUE. Mon devoir avant tout.

ROSA. Peut-il entrer dans le devoir d'un honnête homme d'enlever la paix à une famille et de persécuter l'innocence ?

FRANCISQUE, *ironiquement*. Pourquoi pas ? Quand un honnête homme est payé pour cela. Mais tenez, voilà le comte ; expliquez-vous avec lui, je ne m'en mêle plus.

ROSA. Malheureuse !...

Scène 4

LES MÊMES, THÉODORE ET SES AFFIDÉS

THÉODORE, *à ses gens*. Je suis content de votre zèle. (*Il leur jette une bourse.*) En voilà la récompense. (*À Rosa.*) Pardon, belle Rosa, si j'ai mis un peu de vivacité dans mes recherches...

(...)

ROSA. Et de quel espoir vous flattez-vous enfin ?

THÉODORE. De parvenir, à force de soins et d'amour, à vous rendre sensible à ma tendresse. (*Il s'approche et veut lui baiser la main.*)

ROSA, *le repoussant*. Arrêtez, seigneur, et ne m'ôtez point, par de nouvelles violences, le peu d'estime que je conserve encore pour vous. Songez aux devoirs que votre rang vous impose, et craignez qu'en les foulant aux pieds vous ne les fassiez oublier aux autres.

THÉODORE. Je ne crains que votre haine ; quant à celle des autres, je la braverai impunément, et malheur à qui osera provoquer la mienne !

ROSA. Pensez-vous que mon époux souffre patiemment une aussi sanglante injure ?... Tremblez que nos parents, nos amis, que vos vassaux, fatigués du joug qui pèse sur leur tête, ne saisissent enfin cette occasion pour le secouer, et ne se vengent en un jour des persécutions que vous exercez sur eux.

THÉODORE. De telles menaces ne m'effraient point. Je dis plus, votre intérêt exige qu'on ne tente

rien contre moi, et retenez bien que vous ne sortirez de ce château qu'après avoir couronné mes feux.

ROSA. Plutôt mourir !...

Lettre du comédien Talma à Monsieur le comte de Bruhl, 23 Mars 1820 :

Le théâtre devrait être une des branches de l'enseignement public, (...). Les acteurs devraient avoir une plus haute idée de leur état, se regarder, en quelque sorte, comme des professeurs d'histoire (...). Les temps passés n'ont pas été remplis seulement par les rois et les conquérants. Ils l'ont été aussi par les peuples. On les représente aussi sur la scène et, s'il faut, de la part de l'auteur, une certaine fidélité dans le développement des faits et des caractères historiques, les acteurs doivent aussi se rapprocher le plus possible de la vérité de leurs costumes, dans les décorations et dans tous les détails du théâtre. Ils donneront par là une image fidèle des mœurs et des progrès de la civilisation et des arts chez les peuples."

René-Charles Guilbert de Pixérécourt, *Introduction au théâtre choisi*, 1841.

Dans les circonstances où il apparut, le mélodrame était une nécessité. Le peuple tout entier venait de jouer dans les rues et sur les places publiques le plus grand drame de l'histoire. Tout le monde avait été soldat, ou révolutionnaire, ou proscrit. À ces spectateurs solennels, qui sentaient la poudre et le sang, il fallait des émotions analogues à celles dont le retour à l'ordre les avait sevrées. Il leur fallait des conspirations, des cachots, des échafauds, des champs de bataille, de la poudre et du sang, les malheurs non mérités de la grandeur et de la gloire, les manœuvres insidieuses des traîtres, le dévouement périlleux des gens de bien. (...)

Ce n'était pas peu que le mélodrame ! C'était la moralité de la Révolution !

Victor Hugo, *Cromwell*, 1827. Acte V, Scène 12.

À la mort de Charles Ier, Cromwell est sur le point de devenir roi d'Angleterre (le parlement le fait accéder au trône et lui confie la couronne). Étant au courant de plusieurs conjurations (royaliste et républicaine), Cromwell va renoncer à son titre royal. Il devient alors Lord Protecteur d'Angleterre.

Acte V, Scène 12

CROMWELL, SA FAMILLE, SON CORTÈGE, LA FOULE.

Au moment où Cromwell se montre sur le seuil de Westminster-Hall, au milieu du bruit du canon qui n'a cessé de tirer durant la scène précédente, des cloches, des fanfares et des roulements de tambours, on distingue les acclamations qui le suivent du dehors.

TOUS DU DEHORS : Huzza ! Lord Protecteur d'Angleterre !

OVERTON, *bas à Garland* : Ces hurleurs sont payés. Mais nous les ferons taire.

C'est ainsi que déjà, quand Noll, à Grocers-Hall,

Fit de Thomas Vinet un baronnet féal,

Il fut pour son argent applaudi dans Cheapside.

Cromwell reste un moment arrêté sur le seuil de la porte et salue à plusieurs reprises le peuple du dehors.

VOIX DANS LA FOULE : Cromwell ! — C'est là Cromwell ? — Ce roi ! — Ce régicide !

Il est fort laid ! — Qu'il est petit pour un héros !

On l'aurait dit plus grand. — Je le croyais moins gros.

Qu'avec son grand chapeau cet homme m'embarrasse !

Otez votre chapeau. — Moi ? depuis quand, de grâce,

Ote-t-on son chapeau, madame, à l'antechrist ?

Cromwell se retourne vers la foule de l'intérieur. — Profond silence.

CROMWELL, *faisant quelques pas* : Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,

La paix soit avec vous !

Silence dans l'assemblée. Les acclamations continuent dans la place.

LES VOIX DU DEHORS : Olivier, Dieu vous aide !

— Vive à jamais Cromwell !

Cromwell se retourne encore et salue le peuple amassé sur la place.

THURLOË, *bas à Cromwell* : Tout vous rit, tout vous cède.

Que d'acclamations ! quels élans ! quel beau jour !

CROMWELL, *amèrement, bas à Thurloë* : Oui ! ce peuple innombrable, heureux, ivre d'amour,
Qui de mon haut destin semble un puissant complice,

N'applaudirait pas moins si j'allais au supplice.

Il voit dans mon triomphe un spectacle éclatant,

Il y court, en jouit, et rien ne lui plaît tant,

Lorsqu'en joyeux transports tu le vois se répandre,

Que me voir couronner, sinon de me voir pendre.

— Bon peuple ! — Vois, ici, quel silence d'ailleurs !

Victor Hugo, *Ruy Blas*, 1838. Acte V, Scène 3.

XVII^{ème} siècle en Espagne. Ruy Blas est le valet de Don Salluste. Ce dernier veut se venger de la reine d'Espagne qui l'a disgracié. Il essaie donc de lui faire aimer un valet (Ruy Blas) en le faisant passer pour un aristocrate. Ruy Blas incarne la voix du peuple et l'esprit du gentilhomme en redressant les torts.

RUY BLAS, *terrible, l'épée de don Salluste à la main*. Je crois que vous venez d'insulter votre reine !

Don Salluste se précipite vers la porte. Ruy Blas la lui barre.

— Oh ! n'allez point par là, ce n'en est pas la peine,

J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. —

Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,

Mais s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre !

— À mon tour ! — On écrase un serpent qu'on rencontre.

— Personne n’entrera, ni tes gens, ni l’enfer !
Je te tiens écumant sous mon talon de fer !
— Cet homme vous parlait insolemment, madame ?
Je vais vous expliquer. Cet homme n’a point d’âme,
C’est un monstre. En riant hier il m’étouffait.
Il m’a broyé le cœur à plaisir. Il m’a fait
Fermer une fenêtre, et j’étais au martyre !
Je priais ! je pleurais ! je ne peux pas vous dire.

Au marquis. Vous contiez vos griefs dans ces derniers moments.

Je ne répondrai pas à vos raisonnements,
Et d’ailleurs — je n’ai pas compris. — Ah ! misérable !
Vous osez, — votre reine ! une femme adorable !
Vous osez l’outrager quand je suis là ! — Tenez,
Pour un homme d’esprit, vraiment, vous m’étonnez !
Et vous vous figurez que je vous verrai faire
Sans rien dire ! — Écoutez, quelle que soit sa sphère,
Monseigneur, lorsqu’un traître, un fourbe tortueux,
Commet de certains faits rares et monstrueux,
Noble ou manant, tout homme a droit, sur son passage,
De venir lui cracher sa sentence au visage,
Et de prendre une épée, une hache, un couteau !... —
Pardieu ! j’étais laquais ! quand je serais bourreau ?
(...)

DON SALLUSTE, *désarmé, et jetant un regard plein de rage autour de lui.* Sur ces murailles

Rien ! pas d’arme ! *À Ruy Blas.* Une épée au moins !

RUY BLAS : Marquis ! tu railles !

Maître ! est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?

Un duel ! fi donc ! je suis un de tes gens à toi,

Valetaille de rouge et de galons vêtue,

Un maraud qu’on châtie et qu’on fouette, — et qui tue.

Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien ?

Comme un infâme ! comme un lâche ! comme un chien !

Shakespeare, Préface d'*Henry V*, 1599.

LE CHŒUR : Oh ! que n'ai-je une muse de flamme qui s'élève
Jusqu'au ciel le plus radieux de l'invention !

Un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs,

Et des monarques pour spectateurs de cette scène transcendante !

Alors on verrait le belliqueux Harry sous ses traits véritables,

Assumant le port de Mars, et à ses talons

La famine, l'épée et l'incendie, comme des chiens en laisse,

Rampant pour avoir un emploi ! Mais pardonnez, gentils auditeurs,

Au plat et impuissant esprit qui a osé

Sur cet indigne tréteau produire un si grand sujet !

Ce trou à coqs peut-il contenir les vastes champs de la France ?

Pouvons-nous entasser dans ce cercle de bois tous les casques

Qui épouvantaient l'air à Azincourt ?

Oh ! pardonnez ! puisqu'un chiffre crochu peut

Dans un petit espace figurer un million,

Permettez que, zéro de ce compte énorme,

Nous mettions en œuvre les forces de vos imaginations.

Supposez que dans l'enceinte de ces murailles

Sont maintenant renfermées deux puissantes monarchies

Dont les fronts altiers et menaçants

Ne sont séparés que par un périlleux et étroit Océan.

Suppléez par votre pensée à nos imperfections ;

Divisez un homme en mille, et créez une armée imaginaire.

Figurez-vous, quand nous parlons de chevaux, que vous les voyez

Imprimer leurs fiers sabots dans la terre remuée.

Car c'est votre pensée qui doit ici parer nos rois,

Et les transporter d'un lieu à l'autre, franchissant les temps

Et accumulant les actes de plusieurs années

Dans une heure de sablier. Permettez que je supplée

Comme chœur aux lacunes de cette histoire,

Et que, faisant office de prologue, j'adjure votre charitable indulgence,

D'écouter tranquillement et de juger complaisamment notre pièce.

Alfred de Musset, *Les Caprices de Marianne*, 1833. Acte I, Scène 1.

CÆLIO, *rentrant*. Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir ! Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie avant de savoir où sa chimère le mène, et s'il peut être payé de retour ! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive ; il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies et le mirage léger de son Eldorado. Les vents l'entraînent en silence et, quand la réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire que du rivage qu'il a quitté ; il ne peut ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas. *On entend un bruit d'instruments*. Quelle est cette mascarade ? N'est-ce pas Octave que j'aperçois ? *Entre Octave*.

OCTAVE. Comment se porte, mon bon Monsieur, cette gracieuse mélancolie ?

CÆLIO. Octave ! ô fou que tu es ! tu as un pied de rouge sur les joues ! — D'où te vient cet accoutrement ? N'as-tu pas de honte en plein jour ?

OCTAVE. Ô Cælio ! fou que tu es ! tu as un pied de blanc sur les joues ! — D'où te vient ce large habit noir ? N'as-tu pas de honte en plein carnaval ?

CÆLIO. Quelle vie que la tienne ! Ou tu es gris, ou je le suis moi-même.

OCTAVE. Ou tu es amoureux, ou je le suis moi-même.

CÆLIO. Plus que jamais de la belle Marianne.

OCTAVE. Plus que jamais de vin de Chypre.

CÆLIO. J'allais chez toi quand je t'ai rencontré.

OCTAVE. Et moi aussi j'allais chez moi. Comment se porte ma maison ? il y a huit jours que je ne l'ai vue.

CÆLIO. J'ai un service à te demander.

OCTAVE. Parle, Cælio, mon cher enfant. Veux-tu de l'argent ? Je n'en ai plus. Veux-tu des conseils ? Je suis ivre. Veux-tu mon épée ; voilà une batte d'Arlequin. Parle, dispose de moi.

CÆLIO. Combien de temps cela durera-t-il ? Huit jours hors de chez toi ! Tu te tueras, Octave.

OCTAVE. Jamais de ma propre main, mon ami, jamais ; j'aimerais mieux mourir que d'attenter à mes jours.

CÆLIO. Et n'est-ce pas un suicide comme un autre que la vie que tu mènes ?

OCTAVE. Figure-toi un danseur de corde, en brodequins d'argent, le balancier au poing, suspendu entre le ciel et la terre ; à droite et à gauche, de vieilles petites figures racornies, de maigres et pâles fantômes, des créanciers agiles, des parents et des courtisans, toute une légion de monstres se suspendent à son manteau et le tiraillent de tous côtés pour lui faire perdre l'équilibre ; des phrases redondantes, de grands mots enchâssés cavalcadent autour de lui ; une nuée de prédictions sinistres l'aveugle de ses ailes noires. Il continue sa course légère de l'orient à l'occident. S'il regarde en bas, la tête lui tourne ; s'il regarde en haut, le pied lui manque. Il va plus vite que le vent, et toutes les mains tendues autour de lui ne lui feront pas renverser une goutte de la coupe joyeuse qu'il porte à la sienne. Voilà ma vie, mon cher ami ; c'est ma fidèle image que tu vois.

Préface de *Marie Tudor*, Victor Hugo :

S'il y avait un homme aujourd'hui qui pût réaliser le drame comme nous le comprenons, ce drame, ce serait le cœur humain, la tête humaine, la passion humaine, la volonté humaine ; ce serait le passé ressuscité au profit du présent ; ce serait l'histoire que nos pères ont faite confrontée avec l'histoire que nous faisons ; ce serait le mélange sur la scène de tout ce qui est mêlé dans la vie ; ce serait une émeute là et une causerie d'amour ici, et dans la causerie d'amour une leçon pour le peuple, et dans l'émeute un cri pour le cœur.

Victor Hugo, préface de *Ruy Blas*, 1838

Sur notre scène, trois espèces d'œuvres bien distinctes, l'une vulgaire et inférieure, les deux autres illustres et supérieures, mais qui, toutes les trois, satisfont un besoin : le mélodrame pour la foule [désir d'action] ; pour les femmes, la tragédie qui analyse la passion ; pour les penseurs, la comédie qui peint l'humanité .

(...) On le voit ; le drame tient de la tragédie par la peinture des passions, et de la comédie par la peinture des caractères. Le drame est la troisième grande forme de l'art, comprenant, enserrant, et fécondant les deux premières. Corneille et Molière existeraient indépendamment l'un de l'autre, si Shakespeare n'était entre eux, donnant à Corneille la main gauche, à Molière la main droite. De cette façon, les deux électricités opposées de la comédie et de la tragédie se rencontrent, et l'étincelle qui en jaillit, c'est le drame.

(...) Au moment où une monarchie va s'écrouler, plusieurs phénomènes peuvent être observés. Et d'abord la noblesse tend à se dissoudre. (...) Que devient-elle alors ? Une partie des gentilshommes, la moins honnête et la moins généreuse, reste à la cour. Tout va être englouti, le temps presse, il faut se hâter, il faut s'enrichir, s'agrandir et profiter des circonstances. (...) Quand le jour de la disgrâce arrive, quelque chose de monstrueux se développe dans le courtisan tombé, et l'homme se change en démon.

L'état désespéré du royaume pousse l'autre moitié de la noblesse, la meilleure et la mieux née, dans une autre voie. Elle s'en va chez elle, elle rentre dans ses palais, dans ses châteaux, dans ses seigneuries. (...) Un beau matin, il lui arrive un malheur. C'est que, quoique la monarchie aille grand train, il s'est ruiné avant elle. Tout est fini, tout est brûlé. De toute cette belle vie flamboyante, il ne reste pas même de la fumée ; elle s'est envolée. De la cendre, rien de plus. Oublié et abandonné de tous, excepté de ses créanciers, le pauvre gentilhomme devient alors ce qu'il peut, un peu aventurier, un peu spadassin, un peu bohémien (...) alliant dans sa manière, avec quelque grâce, l'impudence du marquis à l'effronterie du zingaro (...)

Si le double tableau que nous venons de tracer s'offre dans l'histoire de toutes les monarchies à un moment donné, il se présente particulièrement en Espagne d'une façon frappante à la fin du dix-septième siècle. Ainsi, si l'auteur avait réussi à exécuter cette partie de sa pensée, ce qu'il est loin de supposer, dans le drame qu'on va lire, la première moitié de la noblesse espagnole à cette époque se résumerait en don Salluste, et la seconde moitié en don César.

(...) On voit remuer dans l'ombre quelque chose de grand, de sombre et d'inconnu. C'est le peuple : le peuple, qui a l'avenir et qui n'a pas le présent ; le peuple, orphelin, pauvre, intelligent et fort ; placé très-bas, et aspirant très-haut ; ayant sur le dos les marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du génie ; le peuple, valet des grands seigneurs, et amoureux, dans sa misère et dans son abjection, de la seule figure qui, au milieu de cette société écroulée, représente pour lui, dans un divin rayonnement, l'autorité, la charité et la fécondité. Le peuple, ce serait Ruy Blas.

Antony, Alexandre Dumas, 1831. Acte III, Scène 3.,

Adèle d'Hervey reçoit une lettre d'Antony, qu'elle n'a pas vu depuis trois ans. Pendant cette période, Adèle s'est mariée et est devenue mère. Antony revient, toujours amoureux, et tente de reconquérir la femme qu'il a toujours aimée. Adèle commence par repousser les avances d'un homme qu'elle aime pour conserver les apparences et ne pas être condamnée par la société bien-pensante. Finalement, il force la porte de sa chambre. Redoutant la réprobation de la société, elle demande à Antony de la tuer pour conserver son honneur. Antony s'interroge alors.

ANTONY. Ah ! me voilà seul enfin !... Examinons... Ces deux chambres communiquent entre elles... Oui, mais de chaque côté la porte se ferme en dedans... Enfer !...Ce cabinet ?... Aucune issue ! Si je démontais ce verrou ?... On pourrait le voir... Cette croisée ?... Ah ! le balcon sert pour les deux fenêtres... Une véritable terrasse. (Il rit.) Ah ! C'est bien... Je suis écrasé. (Il s'assied.) Oh ! comme elle m'a trompé ! je ne la croyais pas si fausse... Pauvre sot, qui te fiais à son sourire, à sa voix émue, et qui, un instant, comme un insensé, t'étais repris au bonheur, et qui avais pris un éclair pour le jour !... Pauvre sot, qui ne sais pas lire dans un sourire, qui ne sais rien deviner dans une voix, et qui, la tenant dans tes bras, ne l'as pas étouffée, afin qu'elle ne fût pas à un autre... (Il se lève.) Et si elle allait arriver avant que Louis, qu'elle connaît, fût parti avec les chevaux... Malheur !... Non, l'on n'aperçoit pas encore la voiture. (Il s'assied.) Elle vient, s'applaudissant de m'avoir trompé, et, dans les bras de son mari, elle lui racontera tout ;... elle lui dira que j'étais à ses pieds... oubliant mon nom d'homme et rampant; elle lui dira qu'elle m'a repoussé; puis, entre deux baisers, ils riront de l'insensé Antony, d'Antony le bâtard !... Eux, rire !... mille démons ! (Il frappe la table de son poignard, et le fer y disparaît presque entièrement. Riant.) Elle est bonne, la lame de ce poignard ! (Se levant et courant à la fenêtre.) Louis part enfin... Qu'elle arrive maintenant... Rassemblez donc toutes les facultés de votre être pour aimer ; créez-vous un espoir de bonheur, qui dévore à jamais tous les autres ; puis venez, l'âme torturée et les yeux en larmes, vous agenouiller devant une femme ! voilà tout ce que vous obtiendrez... Dérision et mépris... Oh ! si j'allais devenir fou avant qu'elle arrivât !... Mes pensées se heurtent, ma tête brûle... Où y a-t-il du marbre pour poser mon front ? ... Et quand je pense qu'il ne faudrait, pour sortir de l'enfer de cette vie, que la résolution d'un moment, qu'à l'agitation de la frénésie peut succéder en une seconde le repos du néant, que rien ne peut, même la puissance de Dieu, empêcher que cela soit, si je le veux... Pourquoi donc ne le voudrais-je pas ? ... est-ce un mot qui m'arrête ?... Suicide !...

Lorenzaccio, Musset, 1834. Acte III, Scène 3.

En 1537, Lorenzo, jeune aristocrate florentin, décide de tuer son cousin, Alexandre de Médicis, duc de Florence, après avoir été son compagnon de débauche. Dans l'Acte 3, Lorenzo explique son acte à Philippe Strozzi, confident, républicain, et rival du duc Alexandre.

LORENZO (à Philippe Strozzi) : Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette, (*Il frappe sa poitrine*) il n'en sorte aucun son ? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois ? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte ? et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage de vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Mais j'aime le vin, le jeu et les filles ; comprends-tu cela ? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche ; j'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans nom, qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis, et qui il est. Dieu merci ! c'est peut-être demain que je tue Alexandre ; dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire ; je leur ferai tailler leur plume, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre ; dans deux jours les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté.

Lorenzaccio, Musset, 1834. Acte II, Scène 2.

Tebaldeo est un jeune peintre dont la pensée, obnubilée par l'art, oublie tous les problèmes sociaux et politiques. Lorenzo, désillusionné par le monde, présente un regard cynique et n'hésite pas à ridiculiser le peintre.

TEBALDEO : Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre. Les plus grands ont représenté les leurs dans toute leur force, et sans y rien changer. Leur imagination était un arbre plein de sève ; les bourgeons s'y métamorphosaient sans peine en fleurs, et les fleurs en fruits ; bientôt ces fruits mûrissaient à un soleil bienfaisant, et, quand ils étaient mûrs, ils se détachaient d'eux-mêmes et tombaient sur la terre sans perdre un seul grain de leur poussière virginale. Hélas ! les rêves des artistes médiocres sont des plantes difficiles à nourrir, et qu'on arrose de larmes bien amères pour les faire bien peu prospérer. *Il montre son tableau.*

VALORI : Sans compliment, cela est beau ; non pas du premier mérite, il est vrai : pourquoi flatterais-je un homme qui ne se flatte pas lui-même ? Mais votre barbe n'est pas poussée, jeune homme.

LORENZO : Est-ce un paysage ou un portrait ? De quel côté faut-il le regarder, en long ou en large ?

TEBALDEO : Votre Seigneurie se rit de moi. C'est la vue du Campo-Santo.

LORENZO : Combien y a-t-il d'ici à l'immortalité ?

VALORI : Il est mal à vous de plaisanter cet enfant. Voyez comme ses grands yeux s'attristent à chacune de vos paroles.

TEBALDEO : L'immortalité, c'est la foi. Ceux à qui Dieu a donné des ailes y arrivent en souriant.

VALORI : Tu parles comme un élève de Raphaël.

TEBALDEO : Seigneur, c'était mon maître. Ce que j'ai appris vient de lui.

LORENZO : Viens chez moi ; je te ferai peindre la Mazzafirra toute nue.

TEBALDEO : Je ne respecte point mon pinceau, mais je respecte mon art : je ne puis faire le portrait d'une courtisane.

LORENZO : Ton Dieu s'est bien donné la peine de la faire ; tu peux bien te donner celle de la peindre. Veux-tu me faire une vue de Florence ?

TEBALDEO : Oui, monseigneur.

LORENZO : Comment t'y prendrais-tu ?

TEBALDEO : Je me placerais à l'orient, sur la rive gauche de l'Arno. C'est de cet endroit que la perspective est la plus large et la plus agréable.

LORENZO : Tu peindrais Florence, les places, les maisons et les rues ?

TEBALDEO : Oui, monseigneur.

LORENZO : Pourquoi donc ne peux-tu peindre une courtisane, si tu peux peindre un mauvais lieu ?

TEBALDEO : On ne m'a point encore appris à parler ainsi de ma mère.

LORENZO : Qu'appelles-tu ta mère ?

TEBALDEO : Florence, seigneur.

LORENZO : Alors tu n'es qu'un bâtard, car ta mère n'est qu'une catin.

TEBALDEO : Une blessure sanglante peut engendrer la corruption dans le corps le plus sain ; mais des gouttes précieuses du sang de ma mère sort une plante odorante qui guérit tous les maux. L'art, cette fleur divine, a quelquefois besoin du fumier pour engraisser le sol qui la porte.

LORENZO : Comment entends-tu ceci ?

TEBALDEO : Les nations paisibles et heureuses ont quelquefois brillé d'une clarté pure, mais faible. Il y a plusieurs cordes à la harpe des anges ; le zéphir peut murmurer sur les plus faibles, et tirer de leur accord une harmonie suave et délicieuse ; mais la corde d'argent ne s'ébranle qu'au passage du vent du nord. C'est la plus belle et la plus noble ; et cependant le toucher d'une rude main lui est favorable. L'enthousiasme est frère de la souffrance.

LORENZO : C'est-à-dire qu'un peuple malheureux fait les grands artistes. Je me ferai volontiers l'alchimiste de ton alambic ; les larmes des peuples y retombent en perles. Par la mort du diable ! tu me plais. Les familles peuvent se désoler, les nations mourir de misère, cela échauffe la cervelle de monsieur ! Admirable poète !

Chatterton, Alfred de Vigny, 1834. Acte I, Scène 5.

Chatterton, jeune homme solitaire, vit dans une misérable chambre où il écrit de la poésie de nuit comme de jour. Il tombe amoureux de la pure Kitty Bell, femme de son propriétaire. Le quaker, vieux religieux de quatre-vingts ans, est son confident, son ami. Rachel est la fille de Kitty Bell.

LE QUAKER, RACHEL, CHATTERTON.

CHATTERTON, *après avoir embrassé Rachel, qui court au devant de lui, donne la main au quaker* : Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER : Pas assez comme ami, et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi ?

CHATTERTON : Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici ?

LE QUAKER : Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

CHATTERTON : Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

LE QUAKER : Crois-tu fermement ce que tu dis ?

CHATTERTON : Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne. *Il sourit avec amertume.*

LE QUAKER : Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté et vieux comme le mien.

CHATTERTON : J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER : Pauvre enfant !

CHATTERTON : Pauvre ? oui. — Enfant ? non... J'ai vécu mille ans !

LE QUAKER : Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATTERTON : Je suis donc bien savant !... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QUAKER : Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont divisés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cette enfant-là.

CHATTERTON, *avec un élan violent* : La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER : Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON, *embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre* : Voulons-nous faire peur à cette enfant ? et si près de l'oreille de sa mère ?

LE QUAKER : Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

CHATTERTON : Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra ? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. À quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent ? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte. N'avait-elle pas son but en me créant ainsi ? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature ? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

LE QUAKER : En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

Un Chapeau de paille d'Italie, Eugène Labiche, 1851. Acte IV, Scènes 8 et 9.

Fadinard est un jeune rentier parisien qui s'est épris d'Hélène, fille d'un pépiniériste de province. C'est le jour de leur mariage. Malheureusement, Fadinard revient du bois de Vincennes où son cheval a mangé le chapeau de paille d'une jeune femme (Anaïs Beauperthuis) accompagnée par un militaire. Ce dernier demande réparation, et rapidement, car sa maîtresse a besoin de son chapeau, offert par un mari jaloux et brutal. Fadinard se met donc en quête de ce fameux chapeau, suivi par le cortège d'invités venant de province et qui pense arriver au domicile conjugal. Ils sont en fait, par un concours de circonstances complètement invraisemblable, chez Beauperthuis (mari d'Anaïs qui s'est fait manger son chapeau). Ne connaissant pas l'identité de cet homme, Fadinard, après s'être fait prendre pour un voleur, raconte toute l'histoire au mari cocufié.

Scène 8

FADINARD, BEAUPERTHUIS

FADINARD, *se promenant, agité* : Elle n'y est pas ! j'ai fouillé partout ! j'ai tout bouleversé... je n'ai rencontré sur ma route qu'une collection de chapeaux de toutes les couleurs bleu, jaune, vert, gris... l'arc-en-ciel... et pas un fêtu de paille !

BEAUPERTHUIS, *entrant par la même porte que FADINARD* : Le voilà !... il a fait le tour de l'appartement... ah ! je te tiens !... (Il le saisit au collet.)

FADINARD : Lâchez-moi !

BEAUPERTHUIS, *cherchant à l'entraîner vers l'escalier* : Ne te défends pas... j'ai un pistolet dans chaque poche...

FADINARD : Pas possible ! ... (*Tandis que les deux mains de BEAUPERTHUIS le tiennent au collet, FADINARD plonge les siennes dans les poches de BEAUPERTHUIS, prend les pistolets, et le couche en joue.*)

BEAUPERTHUIS, *le lâchant et reculant effrayé* : À l'assass...

FADINARD, *criant* : Ne criez pas... ou je commets un déplorable fait-Paris.

BEAUPERTHUIS : Rendez-moi mes pistolets

FADINARD, *hors de lui* : Donnez-moi le chapeau... le chapeau ou la vie !

BEAUPERTHUIS, *anéanti et suffoquant* : Ce qui m'arrive là est peut-être unique dans les fastes de l'humanité !... J'ai les pieds à l'eau... j'attends ma femme... et voilà un monsieur qui vient me parler de chapeau et me viser avec mes propres pistolets...

FADINARD, *avec force et le ramenant au milieu de la scène* : C'est une tragédie !... vous ne savez pas... un chapeau de paille mangé par mon cheval... dans le bois de Vincennes... tandis que sa propriétaire errait dans la forêt avec un jeune milicien !

BEAUPERTHUIS : Eh bien ?... qu'est-ce que ça me fait ?

FADINARD : Mais vous ne comprenez pas qu'ils se sont incrustés chez moi... à bail de trois, six, neuf...

BEAUPERTHUIS : Pourquoi cette jeune veuve ne rentre-t-elle pas chez elle ?...

FADINARD : Jeune veuve, plût au ciel ! mais il y a un mari.

BEAUPERTHUIS : Ah bah ! ah ! ah !

FADINARD : Une canaille ! un gredin ! un idiot ! qui la pilerait sous ses pieds... comme un frêle grain de poivre.

BEAUPERTHUIS : Je comprends ça.

FADINARD : Oui, mais nous le fourrerons dedans... le mari ! grâce à vous... gros farceur ! gros gueux-gueux ! n'est-ce pas que nous le fourrerons dedans ?

BEAUPERTHUIS : Monsieur, je ne dois pas me prêter...

FADINARD : Dépêchons-nous... voici l'échantillon... (Il le lui montre.)

BEAUPERTHUIS, *à part, voyant l'échantillon* : Grand Dieu !

FADINARD : Paille de Florence... coquelicots...

BEAUPERTHUIS, *à part* : C'est bien ça ! c'est le sien !... et elle est chez lui... Les gants de Suède étaient une craque !

FADINARD : Voyons... combien ?...

BEAUPERTHUIS, *à part* : Oh ! il va se passer des choses atroces... (*Haut.*) Marchons, monsieur. (*Il lui prend le bras.*)

FADINARD : Où ça ?

BEAUPERTHUIS : Chez vous !

FADINARD : Sans chapeau ?

BEAUPERTHUIS : Silence ! (*Il écoute vers la chambre où est Hélène.*)

VIRGINIE, *entrant par le fond* : Monsieur, je viens du Gros-Caillou... personne !

BEAUPERTHUIS, *écoutant* : Silence !

FADINARD, *à part* : Grand Dieu ! la bonne de la dame !

VIRGINIE, *à part* : Tiens ! le maître de Félix !

BEAUPERTHUIS, *à lui-même* : On parle dans la chambre de ma femme... elle est rentrée... oh ! nous allons voir !... cristi ! (*Il entre vivement en boitant dans la chambre où est Hélène.*)

Scène 9

FADINARD, VIRGINIE

FADINARD : *effaré* : Que viens-tu faire ici, petite malheureuse ?

VIRGINIE : Comment ! ce que je viens faire ?... je rentre chez mon maître, donc !

FADINARD : Ton maître ?... BEAUPERTHUIS... ton maître ?...

VIRGINIE : Qu'est-ce qu'il y a ?

FADINARD : *, à part, hors de lui* : Malédiction !... c'était le mari... et je lui ai tout dit !...

VIRGINIE : Est-ce que Madame ?...

FADINARD : Va-t'en, pécore !... va-t'en, ou je te coupe en tout petits morceaux !... (Il la pousse dehors.) Et ce chapeau que je pourchasse depuis ce matin avec ma noce en croupe... le nez sur la piste, comme un chien de chasse... j'arrive, je tombe en arrêt... c'est le chapeau mangé !...

Henrik Ibsen, *Le Canard sauvage*, 1885. Acte V.

Relling et Gregers sont les deux voix qui arrivent aux oreilles de Hjalmar Ekdal, personnage principal et fantoche (il n'a aucune volonté propre). Ils représentent deux philosophies qui s'opposent. Gregers soutient que la vérité absolue est salutaire, l'autre que la fable est nécessaire, vitale.

GREGERS : Tiens, tiens ? Hjalmar Ekdal est malade, lui aussi ?

RELLING : Hélas ! Tout homme est un malade.

GREGERS : Quel traitement lui appliquez-vous, à Hjalmar ?

RELLING : Mon traitement ordinaire. Je tâche d'entretenir en lui le mensonge vital.

GREGERS : Le mensonge vital ? J'aurai mal entendu.

RELLING : Non. J'ai dit le mensonge vital. C'est ce mensonge, voyez-vous, qui est le principe stimulant.

GREGERS : Oserai-je demander quel est, en particulier, le mensonge vital dont Hjalmar est possédé ?

RELLING : Ah non ! Je ne révèle pas ces secrets aux charlatans. Vous seriez capable de m'abîmer mon patient encore plus qu'il ne l'est. Mais la méthode a fait ses preuves. Tenez, je l'ai appliquée à Molvik. Grâce à moi, il est aujourd'hui « démoniaque ». Encore une purge que j'ai dû lui administrer, à celui-là.

GREGERS : Il n'est donc pas « démoniaque » ?

RELLING : Que diable voulez-vous que cela signifie « démoniaque » ? Une blague que j'ai inventée pour lui sauver la vie. Si je n'avais pas fait cela, il y a longtemps que ce pauvre cochon aurait cédé au désespoir et au mépris de lui-même. Et le vieux lieutenant, donc ? Seulement, lui, il a trouvé son traitement tout seul.

GREGERS : Le lieutenant Ekdal ? Comment cela ?

RELLING : Oui, que dites-vous de ce tueur d'ours qui va chasser le lapin dans un grenier ? Il n'y a pas de trappeur plus heureux que ce vieux bonhomme, quand il s'ébat dans ce capharnaüm. Des arbres de Noël desséchés, qu'il conserve soigneusement, représentent exactement pour lui la grande forêt d'Hoydal, dans toute sa fraîche splendeur. Les coqs et les poules, ce sont les grands oiseaux perchés au faite des sapins. Les lapins qui traversent le grenier en sautant, ce sont les ours auxquels il s'attaque, lui, l'alerte vieillard, l'homme du grand air.

GREGERS : Ce pauvre vieux lieutenant ! Ah oui ! il a dû en rabattre sur ses idéaux de jeunesse.

RELLING : Ecoutez, monsieur Werle fils, ne vous servez donc pas de ce terme élevé d'idéal, quand nous avons pour cela, dans le langage usuel, l'excellente expression de mensonge.

GREGERS : Croyez-vous donc qu'il y ait quelque parenté entre ces deux termes ?

RELLING : À peu près la même qu'entre le typhus et la fièvre putride.

GREGERS : Docteur Relling ! Je ne céderai pas avant d'avoir arraché Hjalmar de vos griffes.

RELLING : Ce serait tant pis pour lui. Si vous ôtez le mensonge vital à un homme ordinaire, vous lui enlevez en même temps le bonheur. (*À HEDVIG qui revient du salon*) Allons ! la petite mère au canard, je m'en vais voir si votre papa est encore étendu sur le canapé, à réfléchir à sa fameuse invention. (*Il sort par la porte du palier*)

Pelléas et Mélisande, Maeterlinck, 1892. Acte III, Scène 2.

Mélisande, jeune femme probablement de sang royal, est retrouvée près d'une fontaine par le prince Golaud. Ils se marient et retournent au château où l'attendent Pelléas, frère de Golaud et Yniold, fils de Golaud issu d'un premier mariage. L'acte III est l'acte où l'on découvre l'amour qui unit Pelléas et Mélisande.

PELLÉAS : Holà ! Holà ! ho !

MÉLISANDE : Qui est là ?

PELLÉAS : Moi, moi, et moi !... Que fais-tu là à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n'est pas d'ici ?

MÉLISANDE : J'arrange mes cheveux pour la nuit...

PELLÉAS : C'est là ce que je vois sur le mur !... Je croyais que c'était un rayon de lumière...

MÉLISANDE : J'ai ouvert la fenêtre. Il fait trop chaud dans la tour, il fait beau cette nuit.

PELLÉAS : Il y a d'innombrables étoiles ; je n'en ai jamais autant vu que ce soir ;... mais la lune est encore sur la mer... Ne reste pas dans l'ombre, Mélisande, penche-toi un peu, que je voie tes cheveux dénoués. *Mélisande se penche à la fenêtre.*

MÉLISANDE : Je suis affreuse ainsi.

PELLÉAS : Oh ! Mélisande !... oh ! tu es belle !... tu es belle ainsi !... penche-toi ! penche-toi !... laisse-moi venir plus près de toi...

MÉLISANDE : Je ne puis pas venir plus près de toi... je me penche tant que je peux...

PELLÉAS : Je ne puis pas monter plus haut... donne-moi du moins ta main ce soir... avant que je m'en aille... Je pars demain...

MÉLISANDE : Non, non, non...

PELLÉAS : Si, si ; je pars, je partirai demain... donne-moi ta main, ta main, ta petite main sur mes lèvres...

MÉLISANDE : Je ne te donne pas ma main si tu pars...

PELLÉAS : Donne, donne, donne...

MÉLISANDE : Tu ne partiras pas ?...

PELLÉAS : J'attendrai, j'attendrai.

MÉLISANDE : Je vois une rose dans les ténèbres...

PELLÉAS : Où donc ?... Je ne vois que les branches du saule qui dépassent le mur...

MÉLISANDE : Plus bas, plus bas, dans le jardin ; là-bas, dans le vert sombre.

PELLÉAS : Ce n'est pas une rose... J'irai voir tout à l'heure, mais donne-moi ta main d'abord ; d'abord ta main...

MÉLISANDE : Voilà, voilà ;... je ne puis me pencher davantage...

PELLÉAS : Mes lèvres ne peuvent pas atteindre ta main...

MÉLISANDE : Je ne puis pas me pencher davantage... Je suis sur le point de tomber... — Oh ! oh ! mes cheveux descendent de la tour !... *Sa chevelure se révulse tout à coup, tandis qu'elle se penche ainsi et inonde Pelléas.*

PELLÉAS : Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est ?... Tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi !... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée de la tour !... Je les tiens dans les mains, je les tiens dans ma bouche... Je les tiens dans les bras, je les mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...

MÉLISANDE : Laisse-moi ! laisse-moi !... Tu vas me faire tomber !...

PELLÉAS : Non, non, non ;... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande !... Vois, vois, ils viennent de si haut et ils m'inondent jusqu'au cœur... Ils m'inondent encore jusqu'aux genoux... Et ils sont doux, ils sont doux comme s'ils tombaient du ciel !... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux. Tu vois, tu vois, mes mains ne peuvent plus les tenir... Il y en a jusque sur les branches du saule... Ils vivent comme des oiseaux dans mes mains... et ils m'aiment, ils m'aiment mille fois mieux que toi !

MÉLISANDE : Laisse-moi... laisse-moi... quelqu'un pourrait venir...

PELLÉAS : Non, non, non ; je ne te délivre pas cette nuit... Tu es ma prisonnière cette nuit ; toute la nuit, toute la nuit...

MÉLISANDE : Pelléas ! Pelléas !

PELLÉAS : Tu ne t'en iras plus... Je les noue, je les noue aux branches du saule, tes cheveux. Je ne souffre plus au milieu de tes cheveux. Tu entends mes baisers le long de tes cheveux ? Ils montent le long de tes cheveux. Il faut que chacun t'en apporte. Tu vois, tu vois, je puis ouvrir les mains... Tu vois, j'ai les mains libres et tu ne peux m'abandonner...

Des colombes sortent de la tour et volent autour d'eux dans la nuit.

MÉLISANDE : Oh ! oh ! tu m'as fait mal... Qu'y a-t-il, Pelléas ? — Qu'est-ce qui vole autour de moi ?

PELLÉAS : Ce sont les colombes qui sortent de la tour... Je les ai effrayées ; elles s'envolent.

MÉLISANDE : Ce sont mes colombes, Pelléas. — Allons-nous-en, laisse-moi ; elles ne reviendraient plus...

PELLÉAS : Pourquoi ne reviendraient-elles plus ?

MÉLISANDE : Elles se perdront dans l'obscurité... Laisse-moi relever la tête... J'entends un bruit de pas... Laisse-moi ! — C'est Golaud !... Je crois que c'est Golaud !... Il nous a entendus...

Boubouroche, Courteline, 1893. Acte II, Scène 4.

Voilà huit ans que Boubouroche entretient Adèle qu'il dit être sa fidèle maîtresse. Le voisin de cette femme rencontre un jour Boubouroche et lui dit que sa maîtresse le trompe. En furie, Boubouroche fouille l'appartement et met dehors l'amant. Ceci étant dit, la situation ne va pas comme le voudrait Boubouroche qui au premier acte est traité de « bonne poire » par un de ses amis. Adèle nie, lui ment éhontément, et parvient finalement à retourner la situation et le faire culpabiliser.

ADÈLE. Je sais à quel point tu es bon et je te sais gré de ton indulgence ; mais je n'ai pas à accepter le pardon d'une faute que je n'ai pas commise. Et puis, à quoi bon ? Pour quoi faire ? Tu ne peux plus avoir pour moi qu'une affection sans confiance, et dans ces conditions j'aime mieux y renoncer. Je tiens à ton amour, mais plus encore à ton estime ; le ver est dans le fruit, jetons-le.

BOUBOUROCHE. Je ne peux pas te quitter. C'est plus fort que moi.

ADÈLE. Il le faut cependant. (*Énergique*) Allons !... (*Boubouroche pleure*) Grand bébé !... (*Elle a tiré son mouchoir de sa poche et lui essuie les yeux*)... Voilà, maintenant, qu'il faut que ce soit moi qui le console !... Sois homme !... C'est le deuil éternel de la vie, ça !

BOUBOUROCHE, *qui larmoise*. Je veux rester.

ADÈLE. C'est impossible.

BOUBOUROCHE. Je t'aime trop... Je ne peux pas me passer de toi.

ADÈLE. Ce sont des choses que l'on dit. - Et si j'étais venue à mourir ?

BOUBOUROCHE, *éclatant en sanglots*. Oh ! Alors...

ADÈLE. Tenons-nous-en là. Les forces me manqueraient, à la fin. Pour la dernière fois, adieu.

BOUBOUROCHE. Ce n'est pas la peine, je ne m'en irai pas.

ADÈLE. Tu n'es pas raisonnable.

BOUBOUROCHE. Je m'en fiche.

ADÈLE, *résignée*. C'est bien. Reste. *Un temps. Boubouroche, sur sa chaise longue, continue à pleurer, la figure dans le mouchoir. Enfin :*

ADÈLE. Alors, tu me pardonnes ? *Boubouroche, de la tête, dit : « Oui. »*

ADÈLE. Réponds mieux que ça. Tu me pardonnes ?

BOUBOUROCHE, *d'une voix étranglée*. Oui.

ADÈLE. Tu me pardonnes de tout ton cœur ?

BOUBOUROCHE. Je te pardonne de tout mon cœur.

ADÈLE. Et tu ne reparleras jamais de cette abominable soirée ?

BOUBOUROCHE. Jamais.

ADÈLE. Tu me le jures ?

BOUBOUROCHE. Je te le jure.

ADÈLE. Bon. Eh ! bien, je ne t'ai pas trompé. Tu me croiras peut-être, à présent que je n'ai plus d'intérêt à mentir. (*S'emparant de ses deux mains*) Regarde-moi dans les yeux. Ai-je l'air, oui ou non, d'une femme qui dit la vérité ?... Ah ! le nigaud, qui gâche sa vie pour le seul plaisir de le faire et ne songe pas à se dire : « C'est trop bête ! Voilà huit ans que cette maison est la mienne, et que cette femme vit au grand jour ! » Franchement, quand as-tu eu à te plaindre de moi ?... N'ai-je pas été pour toi la plus douce des maîtresses ? la plus patiente et... - il faut bien le dire ! - ... la plus désintéressée ?

BOUBOUROCHE. Si.

ADÈLE. Et un tel passé s'écroulerait ? Et des heures vécues en commun, et des caresses échangées, et de tout ce qui fut notre amour, rien ne subsisterait en ta mémoire, parce qu'une fatalité imbécile te fait trouver (*Méprisante* :) dans un bahut, un homme... que tu ne connais même pas ?... Un doute reste en ton esprit !

BOUBOUROCHE. Non.

ADÈLE. Ne dis pas non, je le sens. Eh ! bien, je ne veux plus de toi à moi le plus petit équivoque, la moindre arrière-pensée. Je sais de quel prix je puis payer ta tranquillité définitive : c'est cher ; mais je suis disposée à tout, même à te livrer, si tu l'exiges, un secret qui n'est pas le mien. Dois-je commettre cette infamie ? Un mot, c'est fait.

BOUBOUROCHE. Pour qui me prends-tu ? Je suis un honnête homme, les affaires des autres ne me regardent pas.

ADÈLE. Embrasse-moi. Je pourrais te faire des reproches, mais tu as eu assez de chagrin comme ça. Seulement, conviens que tu as été absurde. *Elle offre sa joue au baiser de la réconciliation.*

***Ubu roi*, Alfred Jarry, 1896 (première représentation). Acte I, Scène 1.**

PÈRE UBU. Merdre.

MÈRE UBU. Oh ! voilà du joli, Père Ubu, vous estes un fort grand voyou.

PÈRE UBU. Que ne vous assom'je, Mère Ubu !

MÈRE UBU. Ce n'est pas moi, Père Ubu, c'est un autre qu'il faudrait assassiner.

PÈRE UBU. De par ma chandelle verte, je ne comprends pas.

MÈRE UBU. Comment, Père Ubu, vous estes content de votre sort ?

PÈRE UBU. De par ma chandelle verte, merdre, madame, certes oui, je suis content. On le serait à moins : capitaine de dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle Rouge de Pologne et ancien roi d'Aragon, que voulez-vous de mieux ?

MÈRE UBU. Comment ! après avoir été roi d'Aragon vous vous contentez de mener aux revues une cinquantaine d'estafiers armés de coupe-choux, quand vous pourriez faire succéder sur votre fiole la couronne de Pologne à celle d'Aragon ?

PÈRE UBU. Ah ! Mère Ubu, je ne comprends rien de ce que tu dis.

MÈRE UBU. Tu es si bête !

PÈRE UBU. De par ma chandelle verte, le roi Venceslas est encore bien vivant ; et même en admettant qu'il meure, n'a-t-il pas des légions d'enfants ?

MÈRE UBU. Qui t'empêche de massacrer toute la famille et de te mettre à leur place ?

PÈRE UBU. Ah ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la casserole.

MÈRE UBU. Eh ! pauvre malheureux, si je passais par la casserole, qui te raccommoderait tes fonds de culotte ?

PÈRE UBU. Eh vraiment ! et puis après ? N'ai-je pas un cul comme les autres ?

MÈRE UBU. À ta place, ce cul, je voudrais l'installer sur un trône. Tu pourrais augmenter indéfiniment tes richesses, manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues.



L'Aiglon, Edmond Rostand, 1900, Acte V, Scène 5.

Le héros éponyme est le duc de Reichstadt, fils de Napoléon Ier. La scène se passe en 1830 et 1832. Vivant en Autriche, le duc est sollicité par des patriotes français pour reconstruire l'Empire. Il se rend donc à Wagram (à côté de Vienne) où l'attendent les conspirateurs. Malheureusement, ils sont arrêtés. Le duc se retrouve seul sur l'ancien champ de bataille et entend les voix des soldats morts de la folie guerrière de son père.

LE DUC, *tombant à genoux*. Ah! oui! c'est le pardon à cause de la gloire!

(*Il dit tristement à la Plaine*) Merci. (Et se relevant) Mais j'ai compris. Je suis expiatoire.

Tout n'était pas payé. Je complète le prix.

Oui, je devais venir dans ce champ. J'ai compris.

Il fallait qu'au-dessus de ces morts je devinsse

Cette longue blancheur, toujours, toujours plus mince,

Qui, renonçant, priant, demandant à souffrir,

S'allonge pour se tendre, et mincit pour s'offrir! (...)

(*Il se dresse en haut du tertre, tout petit dans l'immense plaine, et se détachant les bras en croix, sur le ciel.*) Prends-moi! prends-moi, Wagram! et, rançon de jadis,

Fils qui s'offre en échange, hélas, de tant de fils,

Au-dessus de la brume effrayante où tu bouges,

Élève-moi, tout blanc, Wagram, dans tes mains rouges !

(...)

Mais à l'instant où l'aiglon se résigne

À la mort innocente et ployante d'un cygne,

Comme cloué dans l'ombre à quelque haut portail,

Il devient le sublime et doux épouvantail

Qui chasse les corbeaux et ramène les aigles!

Vous n'avez plus le droit de crier, champs de seigles!

Plus d'affreux rampements sous ces bas arbrisseaux:

J'ai nettoyé le vent et lavé les ruisseaux!

Il ne doit plus rester, plaine, dans tes rafales,

Que les bruits de la Gloire et les voix triomphales!

(...) *Le soleil va paraître. Les nuages sont pleins de pourpres et d'éclairs. Le ciel a l'air d'une Grande Armée.*